

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel BOURDIN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 285-287

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

- Rendez-moi mon bougeoir !
- Non.
- Mais c'est un fer forgé ...
- Oui
- Un véritable objet d'art ...
- Possible.
- Un souvenir de famille ...
- Encore !
- J'irai chez Monsieur le Directeur.
- Va.

Cette passe d'armes mettait aux prises, un soir, vassal et suzerain, Fernand et M. Vogel. L'enjeu de la bataille avait été confisqué au cours d'une ronde de nuit. Motif : sa lueur troublait les araignées pensives et sa flamme léchait, gourmande, les parois du dortoir. Bouter le feu à la maison pour voir un peu plus clair dans une version grecque, même le professeur de grec trouvait que c'était un zèle mal éclairé. Mais le disciple, sans cesse, revenait à la charge et ne désarmait point :

« Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;
La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore. »

La chaleur de la bataille les amena tous deux jusqu'aux portes de la Direction, qui trancha le conflit en décidant : « Nous le mettrons (le bougeoir, pas Fernand), au trésor. »

Entraînés par ce bel exemple, tout le collège battit en retraite. A peine avions-nous, en effet, le temps d'inaugurer les bouquins de la bibliothèque, qui fleuraient bon l'« Antramax », qu'on nous invitait, sans tambours ni trompettes, mais avec force affiches, à nos trois jours de méditation annuelle. Les plus pieux, comme Max (le grand) et Max (l'autre), se détachèrent tant et si bien de la terre qu'on ne les aperçut plus une seule fois en étude ; les chapelles faisaient leurs délices ; le dernier sermon, comme toujours, fut le plus beau, mais ne réussit pas à convaincre Sandro. Longtemps encore après la clôture, les chanoines, édifiés, purent voir des Roduit, des Gardaz, des Huot et des Berthouzoz errer comme âmes en peine dans des nefs de basilique, nostalgiques. Ils préparaient, à leur façon, le premier (dans tous les sens) concert de la saison ... en comptant toutes les places disponibles. Ce fut très beau : rarement il nous a été donné d'entendre avec tant de plaisir notre surveillant, M. Athanasiadès, accompagné, il est vrai, non plus de sa section, mais de l'orchestre de chambre de Lausanne. Et Alain ne put cacher toute son admiration à une âme-sœur romantique.

Pour changer les idées et les traditions de la maison, le Conseil des Cinq décida de conduire la ménagerie au cirque. C'est

ainsi qu'un jeudi après-midi, on vit une nuée de grands et petits, et noirs et pas noirs, se ruer vers la gare, où les C. F. F. avaient obligeamment mis à leur disposition deux wagons dernier confort à destination de Martigny. Tout le monde revint content et plein d'entrain, sauf Pierre-Claude, que je vis tout en pleurs. Je lui demandai la cause de son chagrin, mais je ne pus que percevoir, entre deux larmes : « Plus grand... plus grand que moi. » Je n'arrivais pas à résoudre l'énigme, lorsque enfin il sortit un programme de sa poche et me montra un hercule de 2 m. 38. Quelques « petits gâçons » avaient trouvé sous la coupole Knie leur carrière future. En voici un échantillon :

Wasem : Dompteur ou charmeur de... serpents.
Ingold : Buveur d'eau.
Roger : Bonne d'enfants.
Castrucci : Marchand de vin.
Héritier : Lanceur de poignards.

Après avoir goûté aux charmes lilliputiens, les aînés eurent le bonheur de s'initier aux problèmes de l'Afrique équatoriale par un exposé que nous donnait M. Gilbert Bongault. On crut un moment que les travailleurs africains avaient gagné Contat à leur cause, car le jour suivant, il apparut en classe la figure barbouillée du plus beau noir. Par la suite, on apprit que, étant un peu myope, il avait simplement voulu déchiffrer une affiche fraîchement imprimée.

Depuis qu'une délégation de menuisiers est venue changer la troisième planche gauche du dortoir des grands, Wasem n'ose plus s'aventurer seul dans la nuit car, m'a-t-il confié, ça grince encore plus qu'avant. Après avoir longuement médité, il dressa un plan de guerre : « Si on m'a par la ruse, je les aurai par la force », déclara-t-il solennellement un beau soir à ses admirateurs. C'est ainsi qu'au milieu de la nuit, on put entendre un trot menu à travers les couloirs millénaires. Bourguinet, aussi hirsute que sa brosse à dents, se leva sur le pied gauche et du droit donna un violent coup à l'intrus qui se trouvait par hasard sur sa trajectoire. Un picotement assez désagréable lui chatouilla les orteils, tandis que l'autre, impassible, continuait sa promenade solitaire. Finalement, M. Gianetti, connu à vingt-deux lieues à la ronde pour sa bonté paternelle, après quelques calculs logarithmiques fort compliqués et une chasse effrénée, arrivait à se saisir du hérisson, qui avait la chair de poule, et charitablement allait le confier à S. Joseph (celui de la cour) à grands renforts de gants et cartons.

Wasem avait, pour la circonstance, mis son pyjama rose. Depuis cette aventure, les humanistes se munissent de projectiles, qu'ils lancent quelquefois à travers le couloir pour parer à toute nouvelle attaque « hérissonienne ». Ils seraient pourtant mieux inspirés en se servant de l'explosif « Guido », qui fit ses preuves lors d'une retraite, qui n'était pas de Russie.

La promenade aux raisins, tant attendue par les élèves et redoutée par les surveillants, arriva quand personne n'y croyait

plus. A cette occasion, la fanfare avait inauguré une nouvelle marche, si entraînante qu'elle fit aller au pas notre surveillant senior. Une fois sur place, les six équipes du collège nous donnèrent une démonstration burlesque de football afin de nous mettre en appétit pour la première distribution. Brunetti mangea tellement qu'à la seconde on dut partager les grappes en trois pour que chacun en eût un aperçu.

Pour mieux digérer cette cure purgative, le quatuor de musique de chambre de Vienne nous proposa, ce soir-là, quelques belles pages de Mozart, Schubert et Beethoven. La contrebassiste surpassa tout le monde et fut très admirée par certain spectateur.

Un beau jour, Perrinlong annonça triomphalement que le jour J était arrivé. Personne n'ignore au collège, que pour Perrin, J = vacances. Mais à sa grande surprise, personne ne s'en étonna outre mesure : Rossman, depuis une semaine déjà, préparait son billet collectif. Avant le week-end de Toussaint, M. l'abbé Roland Garsonnin nous conduisit en Grèce par une conférence illustrée de projections en couleurs, au profit des Iles Ioniennes. Nous visitâmes ainsi le Péloponnèse, puis Thèbes, Delphes et les Cyclades pour revenir en Afrique et admirer longuement Athènes. Ces deux heures d'exode enchantèrent même les plus difficiles.

La rentrée nous ramena nos deux vaillants sanitaires frais et dispos, un peu rétrécis, il est vrai, mais prêts à nous montrer leur savoir en allemand. Hugon a, paraît-il, fait d'énormes progrès dans cette belle langue. Il arriva même à se faire comprendre lorsqu'il voulut remplacer ses lunettes (aux frais de l'armée naturellement), cassées dans un terrible corps à corps. Baselgia avait profité de ces trois jours de repos pour se refaire une beauté, car son rasoir électrique ne marche qu'à la maison. Pépé, trouvant les vacances trop courtes, décida de s'accorder un petit séjour à l'hôpital, et à cet effet exécuta un magnifique vol plané qui l'envoya sentir la dureté des pavés.

Encore emplis de souvenirs de vacances, nous eûmes le privilège d'assister à une magnifique causerie sur Victor Hugo, de M. Henri Guillemain, qui nous fit découvrir le poète sous des aspects que nous ignorions encore totalement. M. le Recteur, toujours aux petits soins pour ses protégés, se dévoua corps et âme afin que tout le monde eût des places dans les premiers bancs.

Il serait injuste de terminer cette chronique sans parler de notre frère A.S.C.A., qui, grâce à son directeur-entraîneur, va au-devant de succès toujours croissants. La 3e équipe des juniors, entre autres, remporta dernièrement une splendide Victoire sur un Sion II en pleine forme. Quinze jours plus tard, la même équipe dut se contenter à Martigny, après une lutte acharnée, d'un match nul (rien à rien). Peut-être est-ce la faute à M. Terraz qui oublia (erreur de tactique) de hisser les drapeaux au grand mâât... ?

Michel BOURDIN, rhét.